

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Coups de coeur

L'équipe de *Lurelu*

Volume 22, Number 2, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12262ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

L'équipe de Lurelu (1999). Review of [Coups de coeur]. *Lurelu*, 22(2), 74–76.

Coups de cœur

l'équipe de *Lurelu*

74



Coup du destin

C'est une petite Charlotte, appétissante comme une pâtisserie, descendant une échelle de corde qui a pris mon cœur! Avant même d'ouvrir l'album, j'étais conquise par la magie des eaux de Stéphane Jorish. *Charlotte et l'île du destin* (Les 400 coups, 1998) est un album inclassable et un grand livre.

L'histoire imaginée par Stéphane Jorish et racontée par Olivier Lasser rappelle la fantaisie des textes de Roald Dahl et l'absurde étrangeté d'*Alice au pays des merveilles*. Charlotte est une enfant choyée et dorlotée, mais isolée dans un univers désespérément adulte. Elle quitte son île pour chercher des enfants avec qui partager ses jeux. Bien des déceptions l'attendent, mais aussi une importante découverte...

Stéphane Jorish a su peindre le temps qui passe, l'avidité troublante des loups et la tendresse des grands-parents... Ses aquarelles magiques envoûtent le lecteur, qui reste captif jusqu'à la dernière page.

Il faut aussi souligner le travail d'édition qui a permis à cette œuvre magnifique de prendre toute sa dimension : papier de qualité, grand format et riche impression à un prix qui demeure tout à fait raisonnable. Preuve qu'il est possible de faire de vrais beaux albums au Québec.

Isabelle Crépeau

Le regard du cœur

Quand on m'a demandé d'écrire un texte aussi spontané qu'un coup de cœur, j'ai été un peu prise de court. Règle générale, j'analyse le plus possible les illustrations sans tenir compte de mes préférences. Un regard plus intellectuel qu'émotif et qui me vient probablement de mon travail de doctorat. À l'université, je me faisais un point d'honneur de ne rien livrer de mes goûts personnels à mes étudiants. En tout cas, pas consciemment.

Ce que j'ai accepté d'écrire ici est d'un autre ordre; c'est un élan et un plaisir que je veux partager avec vous, sans préciser quelle couleur, quelle ligne ou quelle structure d'image contribue à l'effet apprécié. Un regard global, un regard du cœur.

L'album que j'ai choisi est un récit de tendresse et de respect. Dans *Stella étoile de la mer*, de Marie-Louise Gay (Dominique et compagnie, 1999), j'ai profondément aimé ce lien qui attache les deux personnages et qui les fait évoluer à leur rythme respectif vers quelque chose de plus grand. Aucune bousculade. L'expérience des nombreux plaisirs que *Stella s'offre* est ici donnée en exemple, au fil des pages, et permet au petit frère Sacha, à la longue, d'appivoiser l'inconnu. Il n'est pas utile d'expliquer ou de justifier. C'est la vie qui importe. Et la vie se passe de mots.

Ce qui me plaît dans cet album, ce sont les silences du dialogue. Des silences qui bourdonnent comme un

cœur qui palpite. Des respirations. Un peu d'air dans ces doubles pages. C'est aussi la solitude qu'on laisse vivre à l'enfant qui sait (et qui sait même avec force confiance et désinvolture) et à celui qui ne sait pas encore (qui cherche et s'inquiète en se parlant presque à lui-même, à mi-voix).

Ce que j'aime, c'est la part d'imaginaire qui est laissée au lecteur, celle qu'il faut trouver au fond de soi pour entrer dans l'univers de ces enfants. Un rythme de lecture qui n'a rien de binaire (question-réponse) mais qui, passant par le lecteur, devient ternaire. Un, deux, trois... Un, deux, trois... une valse, un menuet. Des questions-inquiétudes, des réponses éclatantes et l'apprentissage qui, patiemment, se dessine comme un chemin. Nous observons. Nous savons qu'approche le dénouement. Selon qu'on suit Stella ou Sacha, notre lecture s'active ou s'intériorise. Deux façons tout aussi valables d'apprendre, de grandir et d'être ému. Deux façons qui nous préparent d'une page à l'autre à goûter à ce joyeux élan de la dernière phrase : «J'arrive!»

Francine Sarrasin

Une spectatrice-comédienne dans *La poupée dans la poche*

Par un beau dimanche matin, je me suis rendue au Centre culturel de Belœil pour assister au spectacle programmé par l'Arrière Scène, *La poupée dans la poche*, de la compagnie italienne Teatro delle Briciole. La venue au Québec de ce spectacle a été rendue possible grâce à une entente entre la Maison Théâtre (Montréal), le Centre national des Arts (Ottawa), les Gros Becs (Québec) et l'Arrière Scène.

Offert aux enfants de trois à six ans, le spectacle met en scène une comédienne, Laura Magni, au jeu très doux, tendre, sensible. Elle pose des questions aux enfants et accueille toutes les réponses avec sérieux et respect. Ensuite, elle raconte une histoire simple avec des mots et des gestes. Puis, elle la reprend avec les gestes seulement. Les jeunes spectateurs ont alors bien compris et assimilé l'histoire. Enfin, tout naturellement, elle invite une jeune spectatrice à la rejoindre, à interpréter avec elle l'histoire qu'elle vient de raconter et à la conclure.

La spectatrice-comédienne devient alors Vassilissa, une petite fille que sa poupée ne quitte jamais. Poussée par sa méchante belle-mère, elle se présente chez la sorcière Baba Yaga pour chercher du feu. Mais le feu est précieusement et ne se donne pas si aisément. Pour l'obtenir, la fillette devra surmonter une série d'épreuves. C'est donc la jeune spectatrice qui accomplira les épreuves et qui atteindra le but. Patiemment guidée par la comédienne, l'enfant «joue» spontanément son rôle et accomplit ses tâches.

C'est dans un espace intime que nous reçoit le Teatro delle Briciole. Les quatre-vingts spectateurs sont sur





scène dans un décor très simple qui comprend une maisonnette et un mur derrière lequel «les mains rouges» assistent la comédienne dans ses actions.

C'est donc à un spectacle unique que les spectateurs sont, chaque fois, conviés. Selon les réactions de la spectatrice-comédienne, le spectacle est différent d'une représentation à une autre. Dans celle à laquelle j'ai assisté, l'enfant a été très présente.

Le Québec est choyé de recevoir tant de compagnies étrangères, notamment d'Europe. De belles occasions de voir ce qui se fait ailleurs et, parfois, d'avoir de véritables coups de cœur.

Sylvie Bellemare

Coups de cœur en couleur

Cette année, j'ai succombé au doux charme des récits pleins de couleurs. Dans la catégorie des albums, *Le chasseur d'arc-en-ciel* (Les 400 coups, 1998), écrit et illustré par Yayo, m'a totalement envoûtée. Voici un conte tout simple et touchant sur l'acceptation de soi. L'auteur raconte avec des mots de tous les jours la quête de monsieur Noir et Blanc, son ardent désir de couleur et comment il finit par s'accepter tel qu'il est tout en ajoutant de la couleur à sa vie. Les illustrations de Yayo sont dépouillées, efficaces et aussi teintées d'humour et de tendresse.

Pour rester dans le même ton, Gilles Tibo a écrit et illustré deux adorables petits romans : *Rouge timide* et *Les yeux noirs* (Soulières Éditeur). Dans ces romans, l'auteur décrit avec tendresse et sensibilité comment les deux héros réussissent à surmonter leur handicap; l'un est psychologique, la gêne, le second est physique, la cécité. L'écriture de Gilles Tibo séduit les enfants. Il leur raconte des histoires dans leurs mots, en toute simplicité. Le travail d'édition aussi est assez sur-

prenant, pour ne pas dire audacieux. Dans l'un, des illustrations où le rouge est la seule couleur; dans l'autre, un titre en relief avec un exemple de braille en quatrième de couverture.

Voici donc trois récits, hauts en couleur, qui nous donnent matière à réflexion. Bravo!

Danièle Courchesne

Cœur de serpent ou d'araignée?

Lurelu m'offre de participer à sa chronique «Coup de cœur»; un coup au cœur, j'en reçois un lorsque je me rends compte qu'il faut choisir un seul titre parmi ceux des cinq dernières années. J'ai beau dresser des listes, biffer, surligner, marquer des titres d'un astérisque, je n'arrive pas à me décider. Courage, Gisèle! Si Rémy Simard et Pierre Pratt ont été brillamment capables, l'un avec son abracadabrante et merveilleuse histoire *Mon chien est un éléphant* (Annick Press), l'autre avec ses illustrations colorées et envoûtantes, de faire entrer un éléphant dans un costume de papillon et une girafe dans un déguisement de souris dans un des albums les plus originaux de la décennie, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas me limiter, moi aussi, à un seul coup de cœur.

Il faut choisir. Somerset serait d'accord avec moi, car pour lui la vie se présente toujours avec un cortège de complications et il n'en finit plus de décider quelle est la meilleure solution, connaissant l'importance des mots et leurs conséquences. Dans *Le cinéma de Somerset* (Dominique et compagnie), Somerset hésitait justement entre deux petits mots gentils et tout simples : «salut» et «allô». Il fallait choisir et vite; comme il allait rater le passage du directeur, il a laissé échapper un abominable «salaud»! Il s'est retrouvé sur le toit de l'école, et moi, sur le dos, avec une crampe de mâchoire



6 DÉCEMBRE

du massacre de Polytechnique au contrôle des armes: une étudiante raconte dix ans de lutte

par Heidi Rathjen et Charles Montpetit (éd. Libre Expression) – Pour info et rencontres d'auteurs : (514) 525-4565



et l'envie de raconter cette désopilante aventure. Yayo et Vachon, c'est probablement le duo qui a la plus incroyable complicité. Le même humour, la même légèreté et le même sens de l'absurde, l'un avec des images, l'autre avec des mots. J'ai tout de même retenu la leçon : je vais me limiter à un seul coup de cœur.

Poil de serpent et dent d'araignée, publié aux 400 coups, est certainement l'album qui m'a le plus impressionnée ces cinq dernières années. En raison des paysages sombres qui inquiètent, de la fascinante laideur de Crapoussin, de l'hallucinante tête de sorcière qui ne manque jamais son effet auprès des enfants, de l'incroyable désordre intérieur de la mesure de la sorcière éclairée par un âtre d'un autre âge, de l'inoubliable tête de poule, une craie ficelée entre les dents. Bref, les illustrations de cet album ont laissé des traces. Dans mon imaginaire et dans celui des enfants à qui j'ai raconté maintes fois cette inquiétante histoire qui les a captivés davantage que n'importe quel scénario de la série «Chair de poule», me laissant ainsi l'impression, au fil du temps, que c'est moi qui étais géniale. C'est peut-être cette immense générosité des auteurs qui, finalement, fait les coups de cœur les plus résistants.

Gisèle Desroches

Le cœur dans une bouteille

Malgré une maquette peu invitante et des illustrations décevantes, c'est à un beau rendez-vous de lecture que nous convie André Marquis. *Un navire dans une bouteille* (1998) marque son baptême en littérature jeunesse, lui qui a néanmoins à son actif quelques publications pour adultes, surtout des recueils de poèmes. Et cette passion pour la poésie se sent; elle ne peut être dissociée tout à fait de la prose *enfantine* de l'auteur.

Sans être pour autant un poème en prose, le récit de M. Marquis affiche pourtant une certaine filiation avec le délire noir du comte de Lautréamont. L'allure débridée du récit rallierait d'ailleurs sans doute l'estime de ses parents surréalistes du début du siècle, eux qui avaient applaudi le génie créatif de Lewis Carroll; *Un navire dans une bouteille* possède en effet la verve, la candeur et le prétexte onirique d'*Alice*. Mais serait-ce aller trop loin que d'affirmer que le dénouement du conte d'André Marquis fait preuve de plus d'inventivité que celui du logicien Dodgson? Oui, de l'irrationnel comme énergie motrice du récit! Mais cet irrationnel carbure ici à base de rêves fondamentalement liés au coma du petit Charles-Antoine, prisonnier inconscient de son état léthargique.

Aux amateurs d'imprévisible, l'histoire attendue est enfin parue chez Triptyque. «L'imagination, reine des facultés», disait le poète maudit. Que oui...

Simon Dupuis



Grand cœur

Cette fois, je triche. Mon cœur balance entre tel et tel album, entre cette illustratrice et ce dessinateur, entre telle collection et telle autre; alors, je vais plutôt vous suggérer des pistes, des collections que je vais suivre moi-même de près et qui ne cessent de m'étonner.

Je vous invite à découvrir tout Soulières Éditeur pour son originalité, et particulièrement la collection «Ma petite vache a mal aux pattes».

Prenez *Les yeux noirs* et *Rouge timide* : des sujets étonnants, un traitement délicat et sensible, une présentation graphique différente.

Il ne faut pas non plus perdre de vue la nouvelle collection «À pas de loup» chez Dominique et compagnie. Elle propose d'heureuses collaborations entre des auteurs qui aiment écrire et des illustrateurs dont on ne se lasse pas d'admirer les couleurs.

Enfin (je vous l'avais bien dit), je suis toujours touchée par la beauté des grands albums des 400 coups. Des livres magnifiques, des textes de choix et des illustrations hors du commun. À lire absolument.

Suzanne Thibault

Les trois coups... du théâtre

Cette année, j'ai eu un coup de cœur collectif. Plus précisément pour la célèbre Maison Théâtre, à Montréal: c'était la première fois que je suivais une saison de manière systématique (une seconde moitié de saison, pour être exact). Des *Trains*, du Théâtre Le Clou (où les ados mis en scène avaient une allure *destroy*), aux *Papas*, de Louis-Dominique Lavigne et de son complice belge Debeffe (où le vendeur d'assurances portait une cote de mailles), la maison de la rue Ontario s'est fait le lieu de tous les imaginaires, pour tous les âges.

Il m'en reste des images fortes, parfois magiques, parfois tristes. *Patraque*, un spectacle du Tof Théâtre: tendresse et tristesse en provenance de Belgique, avec des marionnettes aux bouilles irrésistibles. *Le jardin des songes*, de Serge Marois (l'Arrière Scène), avec son gamin rêveur perché devant la lune et son ange dans un landau. *Le petit bon à rien*, de Joël da Silva (l'Avant-Pays), avec sa mise en scène si ingénieuse, ses manipulateurs si talentueux et son Aurélien si attachant. Mais surtout *Les vieux amis*, de Ronnie Burkett, une heure de pur enchantement où ce marionnettiste canadien, seul en scène avec les personnages qu'il a sculptés, façonnés et mis au monde, a prouvé qu'émotion et magie auront toujours leur place au théâtre — ce théâtre pour enfants, pour ados ou pour les adultes qui ont la chance de les accompagner.

Chapeau, et merci à la Maison Théâtre de nous procurer ces émois année après année.

Daniel Sernine